

## Androïde Blues

ou

### Les Synthétiques rêvent-ils de Marineros électriques ?

Julius écarta d'un geste agacé l'aéropub qui venait bourdonner son message insistant sous son nez. L'hologramme semi-solide s'écrasa sur la paroi en couinant sa désapprobation dans une gerbe d'étincelles colorées marquant sa désintégration.

« Bon sang », s'exclama-t-il intérieurement, « il faut qu'elles viennent nous enquiquiner jusque dans ces moments où l'on voudrait pouvoir profiter du calme dans la coursive et admirer le spectacle éblouissant de l'Univers ! »

Assis sur le banc qui se lovait sur la cloison circulaire du paquebot interstellaire, il faisait face à la coupole latérale du géant des mers de l'espace.

« Pas question de régler le supplément pour en évacuer certaines et même pas toutes », songeait-il à propos de ces satanées pubs, « je ne désire pas entrer dans ce jeu de dupes et je n'en ai pas les moyens. »

Malgré tout, après avoir jeté un coup d'œil pour s'assurer d'être bien seul, il sortit de sa veste un petit appareil ne payant pas de mine sur lequel il pressa un vieux bouton sur le côté. Un de ces dispositifs interdits achetés au marché noir pour exaucer le souhait de tranquillité des publiphobes dans son genre. C'était là, une de ces entorses aux principes moraux, le propre de l'homme de pouvoir s'accommoder de ses légères déviances par quelques contradictions plus ou moins assumées. Il ne l'avait pas enclenché depuis le décollage lunaire, il était grand temps de libérer son parasitage bienfaiteur.

Satisfait, il se replongea dans l'étrange objet qu'il tenait dans les mains. Un livre ! C'était un de ces précieux compagnons qui ne quittaient jamais cet incurable misanthrope dans ses déplacements de toutes natures. Certes, ça lui permettait de s'échapper et d'échapper au réel qui, bien trop souvent, revêtait une apparence humanoïde pour venir le perturber dans son monde personnel. Mais surtout, il y avait le contenu. De bons vieux récits de science-fiction, ce genre littéraire qui prêta longtemps à sourire avant de sombrer dans l'oubli, puisque la réalité avait soi-disant rattrapé puis dépassé la fiction avec ou sans science. Tout du moins, c'est ce qu'on avait raconté et ce qu'on se plaisait encore à dire. Julius, lui, prenait les histoires et le support physique de papier comme des personnages à part, qu'importe que ce qu'il contenait soit désuet ou ne se soit jamais produit. Cette littérature, c'était de l'imaginaire et en tant que telle, elle méritait autant le respect que l'admiration. Et attention, les auteurs étaient parfois de remarquables conteurs, poètes sur des sujets où affleuraient ou se dissimulaient des réflexions aussi profondes que dans une littérature plus reconnue par les tenants des canons du beau et du bien.

Mais revenons à Julius. La trentaine avancée, un physique qu'on qualifierait de normal. Un visage ni admirable ni laid qui prenait tout son charme lorsqu'on le connaissait. Quelconque ? Non, si on savait s'attarder sur sa personne, mais évidemment, ça n'était pas le cas. Frappé par cette étrange malédiction de l'individu qu'on ne voit pas, qu'on esquive façon toréador, l'élégance en moins. Pourquoi donc ? Mystère, jusque-là ça n'accrochait pas. Les regards déviaient. Les conversations le fuyaient. Quand il parvenait à parler, les autres se détournaient rapidement, lui coupaient la parole pour discuter entre eux. De la frustration avait surgi la lassitude et donc, désormais, c'était lui qui, sans cape rouge, s'amusait parfois à effectuer ce pas de côté. Il lui arrivait même d'esquisser un petit « Olé ! » à voix basse qui, bizarrement, causait une réaction d'interrogation d'autrui pourtant sourd à l'habitude. Le coup d'œil courroucé à l'impudent qu'il devenait alors le faisait sourire. Prenant son air le plus innocent, il continuait son chemin sans faire plus attention.

Habitant seul dans un studio, il était entouré de ses objets fétiches. La plupart venant comme ses livres de lointains aïeux atteints de cette étrange maladie appelée « collectionnite » pour laquelle on n'avait jamais pu, y compris dans ce siècle, trouver un remède efficace. C'est là que, récemment, il avait appris son licenciement dans cette grande entreprise de cybernétique où il officiait depuis une bonne dizaine d'années. Sans tambour ni trompette, un mémopub envoyé à son domicile pour lui signifier son insignifiance. Il était viré de son boulot par les derniers avatars de la robotisation. Un Uberobot était venu récupérer tout ce qui avait trait à l'entreprise. Il lui avait froidement indiqué par la même occasion le besoin de restituer le logement en cas de non-paiement du loyer à venir. Comme pour se donner un genre, avant de repartir, opérant un demi-tour gracieux sur roulettes, il avait ajouté que l'assurance santé prendrait également fin s'il ne trouvait pas rapidement un nouvel emploi. Ça, c'était plus gênant, parce que Julius souffrait d'une affection cardiaque qui exigeait des soins réguliers notamment sur le dispositif électronique qui palliait sa déficience. L'assurance qu'il pouvait se permettre de souscrire ne couvrait pas de traitement plus évolué comme la technogreffe résolvant à coup sûr et définitif ce genre de problème. Il existait bien évidemment les techniques de modification cellulaire, mais là, c'était réservé aux étages supérieurs. Bon, en tout cas, il n'était plus indispensable à la bonne marche de l'entreprise qui avait jugé qu'un robot de la nouvelle classe S possédait les capacités nécessaires pour mener à bien les tâches habituellement dévolues aux Humains.

Depuis le 21<sup>e</sup> siècle, le champ d'action s'était considérablement réduit et malgré des diplômes et des spécialisations constamment plus élevés, la raréfaction était devenue la norme. Les progrès de la robotique s'étaient associés au cancer rampant de l'utilisation des intelligences artificielles vendues pour le plus grand bonheur de l'Humanité, mais hélas, pas toujours celui de l'Homme. Certes, on pouvait dénicher des jobs moins qualifiés, trop bas de gamme pour des créatures cybernétiques infatigables et couteuses, mais la paie n'était pas au rendez-vous. Pas de quoi

répondre au besoin de satisfaire les nécessités de milliards d'individus malgré un système sévère de régulation des naissances.

Il allait falloir gamberger rapidement, le mois de chômage viendrait vite clore le débat s'il ne trouvait pas de travail requis. Un peu découragé, il avait ouvert son courrier virtuel et s'était pris un mémotexte qui lui avait quasiment explosé à la figure en lui hurlant dessus. Le temps de reprendre ses esprits éparpillés autour de lui, et il tenta de comprendre le sens du message. On lui annonçait à renfort de musique et images agressives qu'il avait gagné le concours d'Europe-Soir.

Il secoua la tête pour se remémorer de quoi il s'agissait. Ah oui, ce jeu stupide auquel il avait répondu à des questions plus débiles les unes que les autres, entre deux livres ou en petit déjeunant, pendant de nombreuses semaines. Machinalement, pour tromper l'ennui, ce qui n'était pas facile, il avait coché toutes les cases évidentes. Resterait le tirage au sort final pour départager les cerveaux supérieurs qui auraient trouvé tout bon. Il avait souri en se disant qu'on devait être un peu simplet pour y croire. Et voilà que c'était lui qui porterait le bonnet, mais nulle Blanche Neige à l'horizon pour recueillir un baiser.

Il s'agissait donc d'une croisière-voyage à destination d'un satellite de Saturne. Pas en première, en classe tout risque, fallait pas exagérer. Escale sur Mars, franchissement de la ceinture et contournement de Jupiter, tout ça avec les détours nécessaires pour rejoindre les points d'orbite des corps célestes en question. Mais d'abord, départ de la Lune à ses frais. Après tout, puisque tout semblait dégringoler autour de lui, c'était la possibilité inespérée de toucher des yeux, à défaut du doigt, ces étoiles dont il rêvait depuis tout petit. Une dizaine de jours, c'était pas la Mer de la Tranquillité à boire ! Ça lui laisserait le temps de voir au retour, prendre de temps en temps la température en visio avec le robot chercheur d'emploi. Celui-ci, plutôt sympa, n'était pas dénué du sens de l'humour même si parfois, voire souvent, involontaire.

Donc, départ du spatioport low cost de Lille-Calais. Il avait été nécessaire de se payer le billet avec ses maigres économies puis se taper, c'est le cas de le dire, ce premier trajet dans une vieille fusée *Aragorn*. Le type d'engin sur lequel on ne se donnait pas la peine de jouer de l'antigrav pour adoucir les perturbations et secousses vibratoires lors du décollage. Après, on devait rester harnaché en apesanteur pour éviter les cognements et le ridicule de se retrouver les fesses en l'air. Agrémenter le voyage des autres en provoquant l'hilarité n'était pas son passe-temps favori. Il préférait de toute manière la discrétion où le plongeait la plupart du temps le regard fuyant de ses congénères. Pour finir, subir une nuit dans l'inconfort d'une chambre-cylindre de l'astroport Kennedy avant de grimper dans le luxueux paquebot interstellaire *Simak*. Enfin, luxueux dans les étages supérieurs, le sien était quand même plus spartiate. Bon, il s'en moquait un peu, le confort ne revêtait pas la plus haute importance, mais quelle différence entre les annonces et la réalité ? On nageait en pleine science-fiction pour les pauvres et on sentait bien que le concours pour

gogos servait plus à attirer la clientèle qu'à récompenser les esprits brillants ayant triomphé de la quadrature du cercle.

Il avait tendu son plastobillet sous l'œil méprisant de l'employé de la compagnie, lui reprochant sans doute à mi-regard de ne pas posséder l'implant permettant de projeter l'holobillet. Technologie déjà ancienne moyennant finance offrant la possibilité de disposer directement de son cerveau pour stocker et restituer à l'aide de l'application adéquate. Encore une fois, la résistance au progrès de Julius s'alliait à son manque de moyens pour ne pas adhérer à ce genre de pratique. Comme à l'habitude, il avait été largement ignoré, même par les robots du personnel de service. C'était à lui de faire des écarts quand il croisait des machines ou des hommes ! Il préférait en sourire et s'était allé à tapoter sur le petit sphérique qui l'avait quand même accompagné à sa cabine. Celui-ci avait grésillé sur le coup, mais n'avait pas fait de remarque, sans doute par manque d'organe vocal.

Il avait déposé son maigre bagage dans le modeste espace où, en plus du lit timidement éclairé par le plafond, il disposait d'une minuscule table de chevet. Une armoire un peu triste de formes et de couleur grise allongeait un ennui vertical contre la paroi. Julius y rangea ses affaires. Il ne démasqua pas le réduit où se trouvait la douche. Quant à la technotélé, pas question de l'allumer, il ne souhaitait pas être envahi par ses programmes ou être la victime des technopubs qui guettaient à l'affût le client involontaire. De toute manière, il préférait se retrouver dans les parties du vaisseau où la vision directe ou retransmise en direct de l'espace serait accessible.

C'est donc là qu'on l'avait surpris tout à l'heure à rêver devant l'immensité sombre. Un noir profond en même temps parsemé de ces phares mystérieux prévenant et en même temps subjuguant les navigateurs de l'infini. Il était bien seul à trouver captivant le spectacle de cette tunique majestueuse. Également à jouer comme un gosse avec les effets de zoom incroyablement performants, rapprochant les planètes du Système, partageant avec l'admirateur leurs somptueuses et envoutantes couleurs. Les sarabandes tournoyantes et chatoyantes de Vénus la blanche, Mars la rouge. Les cris enluminés des éléphantiques, mais émouvantes géantes gazeuses, Jupiter, Saturne, Neptune, véritables peintures animées saisissant le regard et l'âme de ceux qui comme lui raffolaient et surtout goûtaient leur beauté à l'impénétrable magie. Ceux dont le cœur s'inscrivait dans une connexion directe avec cet étrange et fascinant mystère de l'existence de l'Univers. De toutes ses composantes, des titaniques corps célestes à la microscopique, mais tout aussi importante, créature arpentant de misérables boules de roche et d'eau gravitant dans le noir silence du cosmos. Au-delà même du voisinage du Soleil, inaccessibles pour l'heure, de lointaines étoiles de la Voie lactée tendaient vers lui de lumineux et implorants appels soulevant sa poitrine d'une douloureuse émotion. Plus encore, le surprenant à essayer ces perles liquides qui naissaient au coin des yeux, était la vision tournoyante d'Andromède qui, de sa rotation accélérée par d'astucieux dispositifs numériques, hypnotisait l'âme de l'enfant coincée dans le corps d'adulte. Il devait secouer la tête et fermer les paupières pour

échapper à l'envoûtement et même là, encore aurait-il fallu le désirer. La faim insatiable de splendeurs berçait au-delà de la perception l'esprit de Julius.

Un bruit de gorge le sortit de son rêve pour qu'il reprenne pied à regret dans la réalité. Et pourtant, celle qui se tenait devant lui aurait pu en faire partie. Qui était donc cette jeune femme superbe qui le fixait avec un sourire en coin ? Oh, pas un sourire dédaigneux, juste un peu moqueur à la grimace qu'il devait arborer tout du long du spectacle offert par le cosmos. La nouvelle venue était de taille moyenne, coupe de cheveux pas vraiment à la mode. Courts devant, longs derrière et accroche-cœurs sur les tempes. Ce qui marquait le plus, c'étaient surtout ces yeux mauves, effet naturel ou de lentille qui subjuguait en tout cas le regard de l'autre. Il ne put s'empêcher de penser à un vieux feuilleton allemand des années 1960, *Commando Spatial*. Allait-elle se présenter comme Tamara, officier à bord de l'*Orion* ? À son tour, il dessina un léger sourire.

— Monsieur Julius ? demanda-t-elle avec une charmante mimique.

— Euh oui, je crois qu'il s'agit de moi. Vous venez me chercher pour un problème quelconque, je me suis trompé de cabine ?

— Rien de tout ça, Monsieur, je fais partie du personnel du navire, répondit-elle en pointant d'un index fuselé le badge sur le côté gauche de sa poitrine. Je tiens juste à vous informer que c'est l'heure du diner. Vous ne vous trouviez pas à votre table et vous avez manqué le discours de bienvenue du commandant.

— McClane ? interrogea-t-il mécaniquement sans réfléchir.

— Ah non, celui-ci s'appelle Cambrini. Vous en connaissiez un autre ?

— Mille pardons, retourna-t-il, un brin gêné. Ce sont mes lectures ou, en l'occurrence, mes vieilles références de séries antiques.

Elle sembla se concentrer quelques instants comme pour digérer l'information puis, relevant la tête, elle fit entendre un petit rire.

— Vous parlez du commandant d'*Orion 7B* ? il n'est plus en service actif, les Frogs ayant été vaincus, il se repose avec son équipage. Et non, je ne suis pas Tamara, qui me paraît particulièrement jolie.

— Mais comment avez-vous... ? s'étonna-t-il.

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas assez correctement présentée. Je m'appelle Angéliane, mais je ne suis pas entièrement humaine. J'espère que vous ne serez pas trop choqué, mais une bonne part de ma constitution est synthétique. Je fais partie de la génération dite des Simov3500. Une fusion entre la cybernétique et l'humain. Notre squelette se compose de titanium. Le cerveau positronique est alimenté par notre cœur connecté qui délivre, en plus de sa fonction circulatoire naturelle, l'énergie nécessaire. Il est d'ailleurs en partie, comme tout le reste, issu de

la culture génétique pour les organes et les tissus. Se plaquant à la charpente de métal, une partie naturelle se greffe pour générer les constituants du sang. Présence de moelle osseuse oblige. Mais justement, notre modèle a été abandonné pour cause de trop grande proximité avec l'Homme. Il posait des problèmes de nature morale et éthique à la société. Les lois de la robotique nous avaient été inculquées mais nous avions, au contraire de nombre d'autres Synthétiques, acquis une conscience qui nous permettait d'ajouter et développer nos propres principes. La compassion, la tendresse, entre autres sentiments, sans parler de plus profonds encore. Nous devions être tous détruits après la décision d'interdiction, mais l'entreprise a fait faillite. On nous a oubliés et nous avons été rachetés à bas prix par une autre corporation pour exercer des tâches subalternes.

— Détruire des êtres conscients ? Mais quelle cruauté ! s'indigna-t-il.

Elle eut un petit sourire avant d'ajouter :

— Nous n'étions que des robots, à en juger par notre cerveau positronique.

Julius balança la tête en signe de dénégation devant l'inconcevable.

— Mais des robots ou plutôt des androïdes conscients, des êtres vivants, peu importe le reste, ce n'est que foutaise et barbarie.

— C'est gentil de votre part mais, fort heureusement, nous n'avons pas eu à souffrir de l'effacement promis.

À ce moment, un individu surgit à grandes enjambées. C'était le responsable du personnel de service. Il semblait furieux mais, ravalant son agressivité, il se tourna vers Julius, un rien obséquieux, en grimaçant un faux air de servitude.

— Pardonnez au personnel qui vous adresse effrontément la parole. Elle devait juste vous demander de venir au repas organisé pour les passagers et non vous retenir de façon inappropriée.

Pivotant vers Angéliane, il lui intima sévèrement l'ordre de reprendre son poste en salle. Julius fronça les sourcils alors que, baissant les yeux, elle se préparait à partir.

— Ah, mais ne tancez pas cette jeune femme, intervint-il, c'est moi qui l'ai retenue avec mon bavardage. Je vous suis d'ores et déjà, et veuillez m'excuser pour ce dérangement.

L'autre grimaça un peu, mais n'ajouta rien en emboîtant le pas à Julius. Même de classe économique, c'était tout de même un client ! Le jeune homme fit un clin d'œil en direction d'Angéliane, en s'étonnant lui-même de son attitude si peu habituelle envers autrui.

Ils parcoururent tous trois la coursive latérale pour rejoindre la centrale donnant sur l'immense salle de réception. Le responsable laissa Julius en compagnie d'Angéliane

qui le conduisit à une table en arrière et sur le côté. Remerciant la jeune femme qui se retirait, il se retrouva avec une famille de Terriens en voyage. On aurait dit l'incarnation de personnages dépeints par Dubout dans ses scènes satiriques du 20<sup>e</sup> siècle ou, référence encore plus ancienne, les avatars d'une famille Fenouillard moderne. Un rien bruyants, ils engloutissaient la nourriture offerte à profusion sur la table, comme s'ils n'avaient rien mangé depuis des lustres ou qu'ils risquaient de ne plus en avoir l'occasion avant longtemps. D'ailleurs, quand Julius tendit la main pour se saisir d'un plat, des regards limite furieux se tournèrent vers lui qui commettait le sacrilège de les priver de leur dû.

Ignorant l'attitude un peu agressive, il entama la conversation.

— Excusez-moi, je me présente, je suis Julius, je crois que je partage avec vous cette table et une maigre portion de ce qui pourrait s'y trouver.

Les autres acquiescèrent en maugréant sans montrer l'intention de se présenter à leur tour. Un des garçons le regardait en faisant une grimace à laquelle il répondit par un sourire. Se forçant à tenir un rôle un peu plus social que d'habitude, il s'évertua à relancer la conversation.

— Ainsi donc, vous passez vos vacances sur ce magnifique paquebot en croisière ? Vous avez gagné à un concours, vous aussi ?

La femme qui semblait gouverner son monde le scruta, un brin interrogative, comme si elle soupçonnait un désir de moquerie caché dans son discours.

— Non, reprit-il, je vous dis ça parce que moi, je me trouve ici suite au concours Europe-Soir.

Le regard s'adoucit un peu et l'intérêt d'un prix remporté suscita la poursuite de la discussion.

— Vous avez gagné un prix, c'était beaucoup d'argent ? demanda la femme, manifestement concernée par le côté pécunier de l'histoire.

— Ah, plus ou moins, c'est juste la croisière offerte, enfin le vol, les escales et la nourriture. Pour le reste, il fallait se débrouiller.

L'autre sembla, du coup, moins admirative et exprima son avis sur le sujet.

— De toute façon, ces concours sont idiots, les questions impossibles. Tout juste bons à amuser les imbéciles ou les robots.

Julius ne put s'empêcher, sans en prendre ombrage, de prendre un peu pour lui la remarque.

— Vous avez raison, c'est bien stupide, mais avec de la chance, tout le monde peut gagner, la preuve !

La femme qui l'écoutait à peine leva sa fourchette d'un geste qui se voulait élégant.

— Non, nous, on est là grâce au comité d'entreprise de la société de mon mari. Vous savez, il œuvre à l'Asiaspatiale, il occupe un poste important que ne peuvent lui disputer ces saletés de robots !

— Ah, les robots, soupira Julius. Oui, ils prennent de la place, le jour viendra où il faudra sans doute penser à un revenu pour les Humains.

— Comment ça, payer des feignants à rien faire ? s'indigna à grands cris son interlocutrice. Ils n'ont qu'à s'efforcer d'en trouver, du travail, et si celui de la Terre ne convient pas, en chercher aux confins, c'est pas les besoins qui manquent.

Le jeune homme qui souhaitait prolonger son discours voulut ajouter :

— Pour faire un travail de robot, justement, certes, mais...

La femme avait déjà tourné la tête pour s'adresser à son mari et continuer la discussion avec lui.

« Chouette » se dit Julius, « mon vieux dispositif magnéto-répulsif s'est remis en route, ça va me permettre de manger un peu et de penser à autre chose que l'emploi qui ne me tend pas les bras. »

Son regard parcourut la salle et s'arrêta, capté par celui d'Angéliane qui le fixait de loin. Il lui fit un petit signe et vit avec stupeur qu'elle s'approchait de lui, ce qui ne laissait pas de l'étonner. Un magnétisme avec les Synthétiques, fussent-ils aussi évolués, le conduisait à se demander s'il ne l'était pas également un brin.

S'avançant tout sourire pour lui adresser la parole, la jeune femme fut accueillie par le reste de la table par une volée de bois vert.

— Qu'est-ce que tu viens faire là, toi, on t'a sonnée ? Retourne dans ton hangar vérifier tes écrous, tas de ferraille !

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend ? interpella Julius. C'est une personne à part entière à qui vous parlez, pas une machine à laver !

— Ah, ça ne m'étonne pas ! lui rétorqua-t-on. Après le soutien à la fainéantise, l'amoureux de la ferraille. Elle est belle, l'Humanité ! C'est nous les Humains, et c'est nous d'abord !

Voyant la situation sur le point de dégénérer, la jeune femme rebroussa chemin pour regagner sa place en jetant un dernier regard en arrière. Julius écarta les mains vers elle en signe de désolation et reçut un faible sourire en retour.

— Sales robots ! entendit-il proférer par l'ensemble de la famille.

Il tint à déclarer :



— Mais je croyais que vous étiez au-dessus de tout ça, grâce à votre position imprenable. Et puis je parlais d'un individu, pas du problème soulevé par l'utilisation des machines en général.

Le regard furieux mâtiné d'agressivité lui fit saisir que la vantardise de tout à l'heure relevait plus du souhait que de la réalité. Il comprit qu'il devait en rester là. La pendule n'indiquait plus l'heure d'une discussion sereine sur le sujet. Rendu particulièrement las par ce genre de conflit stupide, il se leva lentement en s'inclinant pour prendre congé dans la plus totale indifférence. Ça n'était pas plus mal pour tout le monde. Un petit signe de loin en direction d'Angéliane qui regardait de son côté et il s'esquiva pour regagner sa cabine afin de souffler un peu. Tout ce tumulte n'était pas du meilleur effet sur son cœur malade. Il ne put s'empêcher de soupirer à la satisfaction de se retrouver seul, tout au moins à l'écart du grand monde.

Il ne vit donc pas la jeune femme qui, à la fin du service, s'éclipsa à son tour pour trouver un peu de calme et de sérénité. Navire balloté par d'hostiles vagues humaines, elle fit le détour nécessaire à l'écart des remous de la salle afin d'éviter les écueils qui se dressaient sur son passage. Elle gagna le havre de paix que lui offrait, à l'écart, le port tranquille de la coursive latérale. Le personnel synthétique était autorisé, en tout cas ceux qui possédaient une conscience, à recharger dans ces lieux leur esprit bousculé par les échanges tumultueux. Elle se trouvait à l'endroit occupé par Julius auparavant et, de la même manière, laissait ses pensées vagabonder au spectacle éblouissant de l'espace.

Toutes ces étoiles ! Elle s'imaginait voir des milliards de lucioles promenant leurs lanternes pour éclairer le passant cheminant sur les allées sombres du cosmos. Animée de ce désir commun des rêveurs, de tendre la main vers ces sirènes scintillantes, de les toucher. De ces ressentis bizarres, tout cerveau positronique qui soit, d'éprouver la douloureuse attente, la frustration de ne pouvoir que les admirer et jamais les atteindre. Et pourtant, oui, des rêves, parce que la période de sommeil existait chez elle, pour coller un peu plus à l'Humain, repos des organes partagés oblige. Des voyages oniriques avec cette sensation merveilleuse de son corps volant sans entraves entre les étoiles et les galaxies, chevauchant les comètes en se moquant des lois de la physique interdisant les vitesses improbables. Elle pirouettait son extase dans de grands rires muets. Un bonheur indicible, d'être libérée et d'assister au spectacle grandiose d'une essence cosmique dépassant en puissance et en valeur celle des petites fourmis agitant leur fragile vie diurne, humaine ou synthétique.

Un raclement de gorge. Cette fois-ci, c'était Julius qui, surgissant devant elle, lui rendait la pareille, tout sourire.

— Je vous y prends, à rêver ! la taquina-t-il.

— Oui, soupira-t-elle en fixant le jeune homme, un air mélancolique passant dans son regard, nous aussi, on rêve, on souffre, on chérit. C'est à la fois notre bénédiction, mais également notre malédiction.

Elle écarta d'un geste la tristesse qui souhaitait s'installer avant de continuer.

— Mais quelles plus belles merveilles que celles qui s'offrent ici à nos yeux ? Ces étoiles, j'aime à penser qu'elles nous parlent de beauté, d'amour, de paix et de sens. Et ces pulsars, ces quasars, ces insolents météores, ces nébuleuses effervescentes, toute une faune en gestation dans un bouillonnement de vie à venir. Ces myriades de regards qui nous observent et qui bercent la ronde des astres rocheux. Et nous, au milieu de tout ça, à mi-chemin de l'artifice qui nous constitue. Qui sommes-nous vraiment ?

Julius acquiesça.

— Après tout, les êtres de chair que nous sommes ne sont pas si éloignés de vous. Parfois même le sont-ils plus d'eux-mêmes quand on voit que cette notion d'humanité leur échappe pour ce qui est différent, y compris chez les membres de leur propre espèce. Qu'est-ce qui fait de nous des Humains ? La naissance, la chair, ou nos pensées et surtout nos actes ? Notre aveuglement devant cette immensité qui nous entoure devrait inspirer un peu plus d'humilité, de compassion, de solidarité au regard de notre fragile et microscopique existence.

Comme si les étoiles cherchaient un chemin pour s'exprimer par les yeux de la jeune femme, des éclairs mauves, tel un feu d'artifice d'étincelles, brillaient autour de sa pupille.

— À donner tant d'importance à l'instant qui fuit, ajouta-t-elle, on ne distingue plus notre vacuité et notre insignifiance. Cette vie est trop précieuse, trop brève pour la gâcher pour des chimères de puissance d'avidité, de richesses qui ne sont que poussières en devenir.

— Vous savez que vous en parlez à merveille, lança Julius. Cette sensibilité qui affleure, qui émerge chez vous, on aimerait la voir chez ceux qui brandissent leur condition et en oublient ce qu'elle devrait impliquer pour tous.

Elle esquissa un pâle sourire

— Pour le moment, ça n'est guère d'actualité, en tout cas ici, dans ces conditions. J'espère qu'un jour, les êtres conscients, dont l'Homme, arriveront à transmettre leurs beaux principes à leurs descendants. Hélas, souvent, on répète les mêmes comportements en les habillant de modernité toute factice quand ce n'est pas juste l'amnésie qui l'emporte. Mais je dois retourner travailler. Je vous laisse devant le spectacle du théâtre des splendeurs. La pièce est passionnante et ses acteurs merveilleux. Ne rêvez pas trop et n'oubliez pas d'aller vous reposer, vous aussi. Vous faites escale sur Mars demain.

Julius dévisagea un instant la jeune femme.

— Angéliane, vous êtes une sacrée personne. Rien que pour ça, je suis heureux d'être monté à bord de cette baleine spatiale. J'aime beaucoup ce qui émane de votre être et si c'est possible je souhaiterais continuer à vous voir pour discuter et, pourquoi pas, devenir votre ami.

Elle leva des yeux interrogateurs vers lui, comme si elle essayait de distinguer au travers du regard les choses profondes qui ne manquent jamais de s'y camoufler. Elle souffla.

— Rien ne saurait me faire plus plaisir. La vie de synthétique dans ces paquebots est d'un tel ennui. Je me demande ce que je peux apporter aux autres si ce n'est à moi-même. Servir de passe-plats pour des gens qui au mieux m'ignorent, et au pire me détestent. Mais nous n'avons guère le choix, n'est-ce pas ?

Elle libérait doucement sa main et s'en fut sous le regard devenu triste du jeune homme.

Sortant le livre de sa poche, il s'installa, à nouveau songeur, devant le spectacle enchanteur du cosmos qui ne réservait, semblait-il, plus qu'à lui ses plus belles danses lumineuses. Il resta ainsi de nombreuses minutes à basculer d'un chapitre de l'ouvrage qui l'emportait si loin à la contemplation non moins extraordinaire de la féerie du tableau si vivant et profondément émouvant offert par l'Univers. Quand ses yeux se mirent à papillonner, il se leva lentement pour gagner sa petite cabine avec, au fond du regard toutes les étoiles dérobées au roman et au vide pourtant si peuplé que traversait en silence respectueux le paquebot stellaire. Des reflets mauves venaient par instants se mélanger, tous à leur place, dans ces touches picturales qui décoraient son esprit.

« Demain, escale sur Mars. Espérons qu'on aura le temps d'en profiter » songeait-il. En tout cas, c'est ce qu'il souhaitait de tout son être. Mars la rouge, même terraformée, avec une atmosphère à nouveau captive, résistait de toute sa couleur. Les cultures avaient du mal à prendre, le sol ne donnait que chichement les éléments nécessaires pour rassasier le monstre de la Terre toujours plus gourmand en ressources. Du coup, les regards s'étaient tournés plus loin, vers la ceinture d'astéroïdes, les lunes de Jupiter, de Saturne. Partout où on pourrait alimenter les besoins que la Terre originelle se retrouvait bien incapable de prodiguer depuis bien longtemps. Mars la Rouge s'en moquait bien et, sous couvert de ses déserts réfractaires, se riait de cette agitation bien vaine. La vénérable et vieille planète savait se donner à qui pourrait la comprendre avant de tenter de la prendre. Tout au plus acceptait-elle ces remuants habitants qui venaient s'installer en respectant son calme et sa plénitude millénaires.

\*\*\*

Mars ! Ce n'était hélas qu'une étape et comme dans tous ces voyages-croisières organisés, on n'y restait guère longtemps. Une journée seulement ! Fort heureusement, c'était quartier libre. De quoi s'éviter entre individus ne tissant pas de ces liens invisibles qui poussent à se réunir. La famille Fenouillard avait fait autant d'écarts que lui pour esquiver tout contact risquant on ne sait quelle contagion des esprits. Il n'y avait pas grand péril mais, au moins, on prévenait les situations désagréables. Seul bémol, il n'avait pas revu Angéliane, ni au petit déjeuner rapidement expédié, ni ensuite dans la navette expulsée du paquebot qu'il avait empruntée pour rejoindre l'extrémité ouest de Candor Chasma dans la région centrale de Valles Marineris. Il sentait confusément un manque, ressentait une attirance pour la jeune femme, car pour lui, c'était un être humain comme les autres. Qu'importe le côté synthétique au départ, elle était devenue humaine à ses yeux et ce que sa personnalité irradiait suscitait le désir de faire plus ample connaissance avec elle.

En bas, il avait vite rallié le bout de la petite ville de Pairolt où se dressait le mini astroport pour louer cette fois-ci un motojet. Le modeste mais efficace engin fusait à un mètre du sol sur son antigrav en faisant jaillir sur les bords et l'arrière un joli sillage de sable rougeoyant de plaisir. Il était quasiment seul, les autres préférant le shopping dans le gigantesque centre à moitié enterré pour acheter des bricoles et divers souvenirs probablement même pas fabriqués sur place.

Lui, ce qu'il désirait, c'était entrer en contact avec ce monde. Pousser au plus loin dans le désert, admirer les falaises dressant leurs silhouettes de colosses figés sur les canyons titanesques. Écouter le bruit du vent martien jouer avec les reliefs de la roche et du sable suspendus par le temps. Le champ magnétique restauré, les usines à fabriquer le mélange d'oxygène et d'azote nécessaire à la respiration des terriens, les tentatives de terraformation avaient donc été acceptés jusqu'à un certain point. Vraisemblablement en souvenir de ce qui exista de façon similaire à des époques immémoriales pour l'Homme, mais si dérisoires pour la planète. On pouvait assurément vivre et subsister sur Mars. Elle le tolérait, n'avait pas délivré tous ses mystères et attendait probablement qu'on la mérite pour les accorder. L'expansion terrienne était, par voie de conséquence, limitée aux capacités de récupération et de production locale et à un tourisme assez centralisé dans quelques zones développées. Il y avait bien quelques hurluberlus qui tentaient l'aventure en profondeur, créant des points de ralliement entre boulingueurs désireux de découvertes ou amoureux en quête de solitude. Certains récits parlaient de ruines anciennes. De voix entendues la nuit, entonnant de longues plaintes dans une langue oubliée. De mélopées montant du lointain dans le désert pour chanter d'antiques histoires de peuples disparus. Le vent jouait-il des tours aux sens particulièrement exacerbés des passionnés de l'étrange ? Un vent qui soufflerait des illusions, des chimères, dans le crâne d'explorateurs atteints par la folie que génère trop d'isolement ? Les anciens, tels qu'on les nommait, préféraient rester entre eux et vous regardaient de travers en stoppant leurs conversations quand ils vous apercevaient. Ils ne supportaient pas, à l'image de tout le monde, les moqueries incessantes et peu leur importait ce qu'on

pensait d'eux. Se considérant, eux, comme de vrais Martiens, ils étaient dès lors les descendants spirituels de ceux qui avaient peut-être vécu et dont ils étaient les seuls héritiers.

Julius avait atteint l'un de ces points de chute, le hameau de Candiror, et pénétré dans une espèce de taverne-auberge fréquentée par les bougres en question. Évidemment, les échanges s'étaient arrêtés pour jauger l'étranger. Bizarrement, cette fois-ci, on le remarquait. Existait-il des points communs entre eux ? Le jeune homme se prit à penser que son côté misanthrope un peu en dehors des clous, comme on disait jadis, l'apparentait à l'assemblée. Les discours repartirent et il sentit une tacite acceptation de sa présence. Il s'approcha du comptoir derrière lequel se trouvait le propriétaire. Celui-ci lui tendit sans attendre un verre de la seule boisson offerte dans le bar. Sans un mot, Julius s'en saisit et avala sans plus réfléchir une belle rasade. Évidemment, il fut pris d'une quinte de toux à fendre l'âme devant la rudesse de l'alcool. Toute l'assemblée s'esclaffa et un vieux assis sur un tabouret à côté de lui se leva prestement pour lui distribuer de grandes claques dans le dos.

— Eh bien, mon garçon, te voilà baptisé ! lui jeta l'ancêtre.

À travers ses yeux embués, il distinguait le visage hilare et, après un signe de tête d'acquiescement, se mit à rire avec les autres.

— Merci pour l'eau bénite ! s'exclama-t-il pour déclencher une nouvelle tempête de bonne humeur.

Julius ne s'était pas senti aussi bien depuis longtemps. La chaleur humaine, l'alcool sans doute lui déliaient la langue. Il avait l'impression d'avoir découvert un peu un endroit familier, un endroit de famille. Échanges simples, sans arrière-pensée, pas de jalousie, au contraire, l'indispensable entraide qui soude les pionniers face à la rudesse de la vie et aux nécessités de l'existence. Ils lui apprirent en quelques heures plus sur Mars que dans tous les pseudo reportages. L'apparition ou la résurgence de formes de vie animales importées ou non. Des espèces de mammifères voisins du lapin, en plus massifs, les Marineros, bougrement utiles à la survie du bourlingueur solitaire. Comme ces espèces végétales comestibles qu'on pouvait désormais trouver au bas des falaises, canyons et autres géants de roche. Bien que ne disant pas tout, ils soufflèrent quelques-unes de ces légendes pour tester sa réaction à l'inconnu et voir son ouverture d'esprit à l'incompréhensible.

Ils lui parlèrent du « Dégingandé », peu d'entre eux l'avaient aperçu et encore, ceux-là se demandaient s'ils ne l'avaient pas rêvé. Une silhouette observée le soir au sommet de roches lointaines, un être filiforme se déplaçant sur deux longues jambes ou pattes à une vitesse époustouflante. Il s'arrêtait face au soleil couchant et entamait un chant stridulant pour on ne savait quelle cérémonie célébrant l'astre. Difficile à accepter, même pour les esprits dérangés de ces nouveaux trappeurs explorateurs. Pourtant l'un d'entre eux avait survécu à une méchante maladie due à un empoisonnement par une plante imprudemment ingérée. Il avait dû son salut, d'après

lui, malgré le brouillard tombé sur son regard et son être, à une étrange créature venue lui donner à boire une mixture dans un récipient de pierre. Quand il s'était réveillé, plus personne. Mais le bol patientait bien là, abandonné sur le sol.

Personne dans la taverne ne remettait en cause son histoire. Peu importe l'extraordinaire, sur Mars, c'était le quotidien en dehors de la ville qu'ils évitaient soigneusement si ce n'était pour troquer les peaux des petits mammifères ou quelques pierres scintillantes dont raffolaient le touriste et les fabricants de bijoux de la Terre. Là aussi, le bénéfice qu'ils en tiraient frisait le ridicule. Mais qui a besoin de richesse en argent quand s'étale devant vos yeux celle qui vous appartient, à vous comme à tous ? Leur seul désir, c'était que la planète se protège et les protège de l'avidité des autres. Manifestement, c'était le cas, la convoitise s'était rapidement déplacée vers des mondes moins hostiles et plus généreux en ressources de toute nature.

Bercé par les histoires, l'alcool, et le feu de la cheminée qui ronflait tel un bienheureux, il faillit oublier qu'il devait repartir. Heureusement, une grande claque dans le dos le remit debout. Le vieux de tout à l'heure le rappelait si ce n'est à un quelconque devoir, du moins à l'obligation de rendre son motojet et reprendre la navette vers le paquebot qui ondulait là-haut sa grosse bedaine dans l'espace. Il quitta à regret ses nouveaux amis et l'ambiance chaleureuse de l'endroit en se faisant la promesse de revenir ici. Ressentant une attache mystérieuse et certaine, il se devrait de le réaliser s'il souhaitait la retrouver et la comprendre. Comme souvent, ce genre de sensation étrange nous envahit au passage dans un lieu où l'on éprouve un bien-être, une paix de l'âme singulière, peut-être même une vague impression de déjà-vu. Et quand on le quitte, une espèce de souffrance à l'idée d'y laisser une partie de soi-même.

Le retour rapide dans le soir s'effectua néanmoins sans encombre. L'ombre des massifs proches projetait leur bienveillance en ne masquant pas le chemin qu'il devait emprunter pour rentrer vers la scintillance de la ville. À nouveau, les yeux habités par les images et l'esprit par les musicalités de son périple martien, ce qu'il avait vécu l'accompagna dans le trajet vertical de la navette. Il n'en eut aucun souvenir et ne se réveilla, étonné, au monde qu'en prenant pied sur le paquebot. Le tintamarre de la foule qui peuplait les alentours des sas l'aida fortement par son brouhaha incessant générant l'élévation du niveau sonore pour que chacun puisse s'entendre. Il devait se préparer pour le dîner du soir pendant que le navire, tel un mastodonte de l'espace, adopterait en accélérant progressivement la route de la Ceinture. Rien ne serait ressenti puisque tout était contrôlé et compensé par les systèmes gyroscopiques et antigravitationnels du monstre du cosmos.

Il passa un moment dans sa cabine pour prendre une douche et se rafraîchir le corps et l'esprit. Il regarda couler le sable coloré qui se faufila en tournoyant vers la bonde.

« Au revoir, Mars la Rouge » murmura-t-il tendrement en faisant un petit geste de la main.

C'était l'heure du repas. Julius se dirigea lentement mais sûrement vers la grande salle. Hélas, on lui fit signe qu'il devait rejoindre la table de la veille. Il se retrouva avec les mêmes qui, levant la tête de concert, lui jetèrent le même regard tout sauf amical. « Quelle différence avec cette journée ! » pensa-t-il en son for intérieur.

— Bonsoir, lança-t-il à la cantonade.

Il eut beau tendre l'oreille, pas d'écho pour lui renvoyer quoi que ce soit. Il s'assit et se tourna vers la salle. Pas moyen, à nouveau, de voir Angéliane. S'était-elle fait réprimander et envoyer au bout de l'immense esplanade qu'il ne pouvait distinguer ? Cette multitude de degrés imbriqués et accessibles par des escaliers tournants pour mener de l'un à l'autre n'aidait guère. Et de plus, la surface occupée dépassait largement la centaine de mètres dans un sens et bien cinquante en largeur. Suffisamment pour séparer les niveaux de toutes sortes, mais exagérément d'après le jeune homme.

« Tu parles d'une idée de concevoir un rassemblement humain à cette échelle ! »

Il en perdait toute mesure. L'orchestre placé tout en bas en son centre se démenait comme un beau diable pour jouer des airs de toutes époques afin de satisfaire, au moins sur chaque morceau, une partie du public. Relayé par des capteurs et redistribué par de virtuelles enceintes aériennes, il n'obtenait guère le succès escompté dans le brouhaha gigantesque que soulevaient les conversations à chaque table. On semblait, de toute manière, bien se moquer de l'effort et de la virtuosité des musiciens synthétiques et humains qui composaient la formation. Le côté amusant était encore de regarder les vases des serveurs, plus ou moins raccord avec la musique, pour venir déposer plats ou assiettes sur chaque table.

L'attention de Julius fut attirée par le discours de ses voisins.

— Tu n'aurais pas dû te laisser mener par ces saletés de robots, déclama la femme sur un ton de reproche.

— Mais tu sais bien que je ne pesais pas assez dans la boîte pour imposer quoi que ce soit, geignit son mari qui sentait poindre le temps orageux des griefs.

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Tout de même, tu étais responsable adjoint du service en charge du personnel, tu aurais pu jouer de ta condition d'Humain pour faire rejeter ces créatures repoussantes. Après tout, elles valent encore moins que des animaux.

Julius, voyant le mari baisser la tête, crut bon de lui venir en aide en s'adressant à lui.

— Vous savez, moi aussi on m'a licencié pour mettre à ma place un être artificiel. C'est vraiment regrettable à titre individuel, mais nous n'avons guère le choix. C'est une décision prise en haut, sans doute par des Humains qui pensent que nous ne

sommes pas assez fiables ou assez performants. Le robot ou le Synthétique, lui, ne détient pas plus la voix au chapitre, s'il en possède une ! En tant qu'individu, on n'y peut guère grand-chose. Je ne vois pas, à part une volonté politique ou une action collective, comment y remédier.

Que n'avait-il suggéré ! La tempête se leva contre lui et son discours subversif. Contester les décisions de cette manière était tout simplement inqualifiable. Julius tenta bien de défendre sa position en reprenant l'histoire certes ancienne, mais qui avait permis d'obtenir certaines avancées sociales. Sans soutenir une quelconque idée révolutionnaire, mais une prise en compte raisonnée de problèmes dépassant largement l'individu. Hélas, en face, on ne visait pas trop le collectif, mais sa situation personnelle. Ce qui n'était pas forcément incompatible, mais manifestement pas dans leurs esprits.

C'est cet instant que choisit Angéliane, porteuse des plateaux pour leur table, pour surgir auprès d'eux. C'est également le moment où le garçon le plus turbulent crut bon de lui jouer un tour pendable par l'intermédiaire d'un vilain croche-pied. Elle eut beau tenter de rattraper l'irratrapable, elle fut dépassée comme son centre de gravité et chuta à terre avec son chargement sur elle. Rires et quolibets fusèrent de toute part devant la malheureuse totalement désemparée. Julius se leva pour lui venir en aide en admonestant au passage le garçon coupable de la chute. Celui-ci se tourna vers sa mère et se mit à pleurer. Elle se dressa, hystérique, et hurla sur Julius.

— Pour qui vous prenez-vous ? Torturer ainsi un pauvre enfant pour une obscénité de robot ! Sale pervers ! Appelez-moi un responsable, c'est intolérable ! Qu'on expulse la créature dans l'espace, et lui avec s'il souhaite rester avec elle.

Julius demeura interdit, la main tendue vers Angéliane et la tête tournée face à la déferlante de l'incompréhensible réaction. Comme la jeune femme se saisissait de sa main pour se relever, il faillit lui tomber dessus de surprise.

— Oups ! Pardon, je suis un peu trop lourde, mon squelette sans doute, exprima-t-elle autant pour lui que pour elle-même.

Ignorant les cris d'orfraie des Fenouillard, il sautilla pour reprendre la stabilité nécessaire et tira afin de redresser Angéliane. Il était temps, le responsable arrivait au pas de charge, décidé sûrement à donner raison à la clientèle. S'ensuivirent des échanges vigoureux pour décrire l'incident. D'un côté les vitupérations délirantes, de l'autre les tentatives infructueuses d'explications calmes et rationnelles. La crise de nerfs était sur le point d'éclater quand les sirènes retentirent dans la salle pour mettre tout le monde d'accord.

Le relais aérien de la musique totalement ignorée de l'orchestre, brutalement stoppée, fit place au message tonitruant de l'équipage.

— Attention, attention. Veuillez regagner calmement votre cabine et y demeurer jusqu'à ce que le personnel vienne s'occuper de votre bien-être. Ne vous faites aucun



souci, tout est sous contrôle. Nous devons juste prendre les mesures de sécurité nécessaires au passage de la Ceinture.

Les sirènes qui continuaient à hurler leur chanson briseuse d'ouïe, associée aux mines préoccupées du personnel humain se déplaçant en tous sens, ne firent que contredire le message d'apaisement souhaité. Même l'effectif synthétique théoriquement moins sujet aux émotions entama des valse catastrophiques. Les plats et autres couverts jaillirent dans les airs avant de se fracasser ou rebondir au sol. Les courants de la foule en panique provoquèrent dans la salle les remous et vagues de l'océan humain qui s'éparpillait pour submerger les coursives. Il ne faisait pas bon être une personne âgée, fragile ou un être de petite taille dans les mouvements erratiques de sauve-qui-peut. La famille Fenouillard se démenait en jouant des coudes pour tenter de s'échapper de la salle. Julius, tenant toujours Angéliane, regardait à gauche et à droite pour essayer de repérer une percée ou une zone d'accalmie dans la tempête. Au moment où il envisageait de se jeter dans le grand bain, une main ferme le tira en arrière. C'était Angéliane qui, d'une solide poigne, l'entraînait à sa suite en fendant l'onde de son autre bras. Sans violence, mais déterminée, nécessité obligeait d'obéir à la première loi, mais également aux suivantes. D'un calme olympien, la déesse semi-synthétique l'emmenait vers la coursive où se trouvait sa cabine. Il ne remarqua pas que la famille Fenouillard, pas si bête, se réglait dans leur sillage, profitant de la percée réalisée par leur couple. Devant eux, les remous se firent plus rares, ils parvinrent à l'endroit où la coupole latérale donnait sur l'espace. Julius saisit de sa main libre le coude d'un officier qui titubait par là, un peu désespéré.

— Que se passe-t-il, lieutenant ? demanda-t-il en repérant les galons sur l'uniforme.

L'autre, jetant d'abord un regard à droite et à gauche, le fixa avant de réagir.

— C'est... c'est les corsaires d'Hermès, je crois qu'ils vont aborder notre vaisseau.

— Les corsaires d'Hermès ? De qui, de quoi s'agit-il donc ? insista à nouveau le jeune homme.

Le lieutenant, s'étant libéré de son emprise, partit en courant sans répondre. Angéliane fit tourner Julius vers elle, de la main toujours prisonnière de la sienne. Il les regarda, puis elle, sans lâcher le contact comme s'il ne pouvait plus décoller la sienne par quelque sortilège magnétique. La jeune femme la secoua pour le faire revenir au réel.

— Les corsaires d'Hermès, commença-t-elle. Ce sont des insurgés de la Ceinture qui attaquent les navires marchands ou de tourisme pour récupérer tout ce qui peut aider leur cause. Des rebelles à la Terre, qui contestent sa domination de toute sorte. Ils revendiquent leur reconnaissance et leur indépendance. Mais pour cela, ils se livrent à des actes considérés comme délictueux. Ils n'occasionnent habituellement pas de victimes, mais le traumatisme demeure pour ceux qui se font aborder. En tout cas, cette situation n'évolue pas, chacun restant sur ses positions. Ce qui est étrange

c'est qu'un croiseur de la police interstellaire aurait dû se trouver dans les parages pour nous protéger. Ça ne semble pas le cas, je n'ose penser à une erreur de la part de la compagnie ou à des soucis d'effectifs des forces de la Terre.

La famille Fenouillard, jusque-là muette, interpella la jeune femme.

— Et qu'est-ce que vous attendez pour aller lutter contre ces barbares ? Vous ne servez pas à protéger les humains ? À quoi bon vous inculquer des lois, si c'est pour se débiter à la moindre occasion ?

Angéliane les regarda pour répondre poliment avec le maximum de douceur.

— Il n'y a pas de danger imminent et, comme vous le voyez, je ne suis pas a priori une Synthétique de combat, mais juste une serveuse qui essaie de franchir les obstacles pour vous amener les plats à table.

Coupant la parole qui n'aurait pas manqué à venir, une secousse fit tanguer le navire de manière perceptible. On entendit des cris résonner à l'autre bout de la coursive. La panique montait encore d'un ton. Angéliane conseilla à tout le monde de se poser sur le banc et de ne montrer aucun signe d'hostilité envers d'éventuels arrivants. L'alarme avait sûrement été déclenchée et la patrouille devrait finir par intervenir, c'était un cas de force majeure. Malgré les regards assassins, la famille se rendit à l'évidence qu'il n'y avait rien à faire d'autre. Ils s'assirent tous en laissant l'écart nécessaire entre les Humains ne supportant pas la proximité immédiate avec les Synthétiques ou d'autres ne partageant pas suffisamment leurs opinions. L'attente ne fut pas longue pour percevoir un charivari provenant de l'arrière. Des fumées, sans doute de gaz lacrymogène toujours d'actualité comme pauvre défense du navire, s'éparpillaient, un peu honteuses de leur inefficacité. L'apparition de silhouettes menaçantes suivit de près les cris de peur qui retentissaient en provenance de la grande salle. Deux êtres émergèrent du brouillard et avancèrent à grands pas. Les membres de la famille Fenouillard, plus proches, eurent un geste de recul et se serrèrent les uns contre les autres. Un grand gaillard botté et revêtu d'un cuir protecteur s'arrêta devant eux. Soulevant ses vieilles lunettes d'aviateur antique sur sa longue chevelure tenue à l'arrière par un catogan, il esquaissa un petit sourire amusé.

— Bien le bonjour, Messieurs, c'est bien, vous êtes sages. Si vous ne faites pas de vagues, comme le reste des passagers, rien de terrible ne devrait vous arriver aujourd'hui. Peut-être même vous sentirez-vous plus légers, tout comme votre cœur, d'avoir soutenu notre mouvement de libération par vos dons aimablement et volontairement versés.

Il se tourna vers son acolyte, un robot gigantesque de plus de deux mètres, tout en carcasse métallique, qui fixait le petit monde de ses yeux jaunes lumineux.

— Carter, tu peux surveiller nos nouveaux amis pendant que je fais la quête ? Ils ne me semblent pas présenter un grand danger, mais l'expérience prouve qu'il est plus sage d'anticiper que de subir.

Le géant de métal effectua un pas lourd en avant, brandissant une espèce de fusil imposant qu'il releva légèrement. Sa voix grave et profonde résonna dans l'air.

— On ne bouge pas si on veut conserver toutes ses cellules intactes, la viande sur pattes !

— Pardonnez à mon ami son langage fleuri, reprit en riant le rebelle, mais il a un cœur d'or et ne ferait pas de mal à une mouche s'il en croisait une. Pour le reste, je ne garantis rien. Mais permettez au goujat que je suis de me présenter, c'est la moindre des choses entre personnes civilisées n'est-ce pas ? Je suis le commandant McCrane, de l'*Espadon*, forces de libération de la Ceinture.

Julius tourna la tête vers Angéliane qui en faisait de même. McCrane, McLane ? Il ne manquait plus que ça. Ils se lancèrent le sourire de connivence que n'omit pas de remarquer le corsaire.

— Voyez-vous ça ! s'exclama-t-il. Les tourtereaux en profitent pour se jeter des regards tendres et se moquer de votre serviteur. Pouvez-vous avoir l'obligeance de partager avec moi la source de votre hilarité ?

Julius se tourna vers l'individu en rougissant un peu à l'idée d'être affublé de l'appellation de tourtereau. Sa main ne semblait pas en tirer ombrage et ne quittait toujours pas celle d'Angéliane qui ne faisait pas mine de désirer retirer la sienne non plus.

— C'est que votre nom correspond presque à celui d'un personnage d'une vieille série, commença-t-il à exprimer.

— Tiens, tiens, un fin connaisseur d'anciens programmes des siècles derniers ! Vous n'êtes pas trop à la mode, mon garçon. Vous voulez sans doute parler de McClane ? Eh bien, je suis flatté, son sens de l'humour, son courage et sa lutte contre les satanés Frogs ne peuvent que vous rendre sympathique à mes yeux. Je ne vous dépouillerai donc pas de votre argent. De toute manière, au vu de votre accoutrement, vous ne me semblez pas d'une extrême richesse. Pouvez-vous néanmoins me présenter ce que vous avez dans la poche de votre veste ? ajouta-t-il en pointant le renflement dans le vêtement de Julius, ça m'intrigue un peu.

Julius sortit le livre qui ne le quittait jamais et le montra à McCrane qui se pencha pour mieux voir.

— Putentraille ! jura l'autre en exposant sa dentition parfaitement brillante. Un bouquin ! Regarde ça, Carter, ce pèlerin possède un livre et en plus, c'est un pavé d'Heinlein. Nom d'un Djark, « Révolte sur la Lune » ! Ça, c'est de la lecture saine et enrichissante ! Bravo, mon gars, tu peux rempocher. De toute manière, je l'ai déjà.

Carter se pencha vers l'oreille de McCrane pour lui glisser quelques mots.

Le corsaire se tourna vers Angéliane et s'inclina à la manière d'un mousquetaire.

— Enchanté, Mademoiselle, ce n'est pas tous les jours qu'on croise un membre de l'espèce des Simov3500. Je dis bien « espèce » parce que chez nous, on ne fait pas la différence entre les êtres doués de raison. Seulement avec ceux qui n'en possèdent pas. Vous voyez, Carter et moi, on est frères d'armes et de larmes, on se soutient comme tous sur la Ceinture, au-dessous comme au-dessus. Pourvu que ça dure, disait l'autre, mais c'est ainsi. En tout cas, des 3500, un bon nombre nous ont rejoints. Ils en avaient un peu marre d'être traités à la sauce moitié ceci ou moitié cela. C'est ça le problème des métis, on est à la fois tout et surtout souvent rien. Et puis, il n'a pas été nécessaire de les convaincre, en risquant de griller leurs cerveaux positroniques, de la justesse de notre combat au regard de la loi zéro. Tenez, voyez Carter, il a su intégrer tout ça avec les autres pour participer à l'action. Bref, si l'envie vous vient de nous suivre, vous serez la bienvenue, ponctua McCrane.

Angéliane baissa la tête, mais ne souhaita pas répondre. Le corsaire émit un petit rire avant d'ajouter.

— Mais si vous préférez rester avec votre ami, je comprendrai également.

Il se tourna vers les Fenouillard et haussa les sourcils à la vue des mines renfrognées qui l'observaient, un rien hostiles, en silence forcé.

— Oh, oh, Messeigneurs, que voilà une belle famille, avec tous la même tête en plus ! Vous jouez dans quelle série, vous ? Non, pas de l'ancienne télévision ou d'une chaîne de montage cybernétique, mais de quelle origine sur Terre ? Bon, je vois que vous n'appréciez pas mon humour dévastateur, je vais donc passer parmi vous pour récupérer votre soutien financier. Je prends la monnaie et les bijoux, mais les nounours et les jouets, je les laisse aux enfants. On ne sait jamais, ils peuvent grandir et vous en vouloir d'avoir gâché leur existence en les traumatisant plus que leurs parents.

La femme tenta de mettre de côté un pendentif dans la poche d'un de ses garçons. McCrane, qui avait l'œil, poussa un soupir de découragement.

— Carter ! Je crois que la dame essaie de nous rouler en planquant sa verroterie, grommela-t-il, ça n'est pas très sage et raisonnable, vous comprenez, mon ami n'aime pas trop ça. Il compte pouvoir lustrer un peu ses écrous avec vos breloques, alors, si vous l'en privez, il pourrait se fâcher. Je ne sais pas si vous avez vu le bestiau, ça doit provoquer plus que des démangeaisons quand il vous frotte l'épiderme.

Le géant métallique fit un nouveau pas en avant en exagérant les cliquetis de ses articulations. Julius se redressa pour s'interposer.

— Non, s'il vous plaît, laissez cette pauvre femme tranquille. Sans doute est-ce un bijou de sa famille ou de son mariage...

— Ah, nous avons ici un chevalier de la plus belle espèce, s'exclama McCrane en retenant d'un bras son compagnon. Prêt à tout pour venir secourir la veuve et l'orphelin, même si le mari est encore là et que les gosses n'ont pas encore perdu leurs

parents. Tout doux, l'ami, rengainez votre épée. Nous allons régler ça comme des gentilhommes. Nous ne sommes pas que d'horribles spadassins. N'est-ce pas, gente dame ?

La femme se renfrogna un peu plus et tendit à contrecœur son bijou au corsaire. Celui-ci ferma un œil pour observer de l'autre, en connaisseur, la pierre écarlate qui lançait timidement ses éclats alternant ombre et lumière.

Une vague grimace recouvrit le visage du rebelle qui relevant un sourcil rendit le joyau à sa propriétaire qui s'empressa de s'en saisir de sa main avidement tendue.

— Hélas, Madame, ce ne sont pas là les bijoux de la reine, pas plus que je ne suis Milady. J'espère ne pas commettre trop d'impairs, mais votre caillou ne présente guère de valeur. En tout cas, à mes yeux et à ceux qui seraient tentés de l'acheter. Ils ne souffrent pas de cécité et c'est leur métier. Je crains bien qu'ils ne me rient au nez et comme celui-ci n'est pas assez long, on pourrait se chercher querelle. Bref, remballiez votre marchandise et dites-vous que c'est l'intention qui compte pour vous pour s'en trouver moins malheureuse.

La femme se tourna en fulminant vers son mari devenu pâle sur le coup, sentant découverte et mise au grand jour sa pingrerie ancienne.

— Allons, déclama le corsaire, je tends l'oreille et je crois bien entendre les sirènes de la patrouille spatiale qui vole à votre secours à son allure de tortue de l'espace. Comme nous n'appartenons pas à l'espèce des lièvres, nous nous voyons donc, mon camarade et moi, dans l'obligation de vous quitter. Soyez assurés, j'espère que vous l'êtes, que nous en sommes attristés, mais le devoir, la prison, qui sait quel sort on nous jetterait si on nous attrapait... Allez en paix, croissez et multipliez, psalmodia-t-il en se tournant vers Julius et Angéliane, si vous avez besoin d'un prénom pour le premier, n'hésitez pas à donner le mien en souvenir. C'est Cliff, oui, c'est ça, comme McLane, ajouta-t-il en lançant un clin d'œil aux deux jeunes gens.

Les deux ne surent ni quoi répondre ni comment réagir aux allusions directes du rebelle. À cet instant, une déflagration se fit entendre et le géant de l'espace se mit à vaciller sous les ratés des antigravs.

— Les abrutis ! s'exclama McCrane, ils tirent sur le paquebot, quelle satanée bande d'incapables ! Vite, Carter, il faut s'échapper vite fait de là, rejoindre les autres et décamper sans plus attendre.

Se tournant vers les passagers, il jeta à leur intention :

— Je serais à votre place, je suivrais les indications de sortie de secours vers les navettes. Ça ne sent pas bon du tout, un stellomissile dans une carlingue dénuée de champ de force, c'est comme une épingle dans une baudruche.

Après un salut tout théâtral de l'un et un grognement de l'autre, les fantasques corsaires prirent congé. Les passagers regardèrent les deux étranges personnages disparaître à grandes enjambées mécaniques et humaines pour se fondre là-bas dans la brume persistante des gaz. Julius se tourna prestement vers ses compagnons d'infortune.

— Allons, je crois qu'on doit écouter ce qu'a suggéré ce corsaire. Il se pourrait que le paquebot ne tienne pas le coup, qu'il parte en morceaux, et nous avec.

Angéliane retira sa main de la sienne et lui lança :

— Je dois venir en aide aux autres, c'est mon devoir. M'assurer qu'aucun Humain ne soit laissé en arrière. Je prendrai une des dernières navettes et on se mettra en relation pour attendre des secours loin du vaisseau qui risque de se désintégrer.

— Mais... commença-t-il à bredouiller.

— Pas le temps de discuter, le coupa-t-elle, accompagnez cette famille pour la placer en sécurité. On verra plus tard comment tous se joindre.

Il la laissa partir à regret, sentant ce grand vide emplir son esprit. Se secouant, il fit des signes aux Fenouillard qui semblaient tétanisés sur le côté.

— Allons, suivez-moi, nous allons tenter de gagner la plus proche navette en espérant que ça n'est pas déjà trop la cohue. Normalement, il y a de quoi emmener tout le monde, mais avec la panique... Voilà, c'est par ici, dit-il en pointant du doigt les signaux lumineux qui clignotaient dans l'air leurs messages de ralliement.

Ils débouchaient à un croisement de corridors quand ils tombèrent sur la foule qui s'agitait en tous sens. Au moment où il voulut s'adresser à la famille, il se fit pousser méchamment par elle. Apercevant les sas devant, elle se préparait à lutter pour imposer sa priorité. Chaque porte qui se fermait laissait voir une navette éjectée dans l'espace tandis qu'une autre se positionnait et s'arrimait en suivant la glissière extérieure.

— Attendez, lâcha Julius, ça ne sert à rien de se bousculer, au contraire. On risque de retarder les départs ou, pire, endommager les structures.

— Bouclez-la, l'ami des rebelles et l'amoureux des machines. Laissez passer les vrais Humains, lui fut-il retourné en compliment.

— Mais je vous suis venu en aide tout à l'heure, s'indigna-t-il, nous devons rester solidaires si on veut s'en sortir tous !

Il se prit un grand coup dans le dos, asséné par le mari qui avait trouvé là un motif de se rattraper auprès de sa femme.

— Dégagez de notre chemin ! hurla-t-il.

Une brûlure fulgurante irradiait la poitrine de Julius. Le choc, ou bien cette saleté d'assurance qui coupait déjà la prise en charge à distance du dispositif ?

— M... ma pile, jura-t-il, sentant que son cœur connaissait des ratés. Aidez-moi, s'il vous plaît, mon cœur lâche, j'ai besoin...

Il vit, alors qu'il tombait, les autres courir sans regarder en arrière en se frayant un passage vers le premier sas disponible, quitte à bousculer les gens en attente.

— Le monde n'est-il pas merveilleux ? souffla Julius en touchant le sol et prolongeant sa chute dans le néant.

Un grand rideau noir dégringola sur l'écran de son regard. « Fin du spectacle », se dit-il en sombrant dans les ténèbres, « je ne verrai pas le générique, ni la lumière se rallumer, dommage. » Un visage souriant lui traversa l'esprit, puis plus rien. Plus de son, plus d'image.

\*\*\*

Des étoiles qui se tenaient par la main dans une ronde infinie. Par la main ? De grandes spirales qui faisaient tourner leurs bras de lumière poudreuse pour faire des signes à de lointaines cousines. Des météores qui traversaient le ciel en tirant leurs longues traînes incandescentes. Des astéroïdes qui jouaient aux osselets sans personne pour les rattraper. Et puis cette étoile somptueuse, à la brillance sans pareille qui pulsait sa flamme. Ses yeux mauves qui papillonnaient. Ses yeux mauves ? Elle commença à parler, à lui parler. Qu'était-ce donc que cette étoile qui conversait avec des êtres insignifiants ? D'un coup, il se souvint, il se rappelait. « Ça y est, je suis mort » songea-t-il, « j'ai rejoint l'autre monde. » Une gifle le ramena dans celui-ci.

— Aïe ! gémit-il en se frottant la joue. Tu m'as fait mal, se plaignit-il auprès d'Angéliane dont il voyait maintenant parfaitement le visage.

— « Tu » ? lui sourit-elle. On se tutoie désormais ?

— On peut, non, après tout ce qu'on a vécu ? retourna-t-il en s'asseyant sur son séant tout en continuant à se tenir le côté de la tête.

Il vit ces fils qui partaient de sa poitrine et qui rejoignaient... Oh ! le haut de celle, un rien dénudée, de la jeune femme. Il détourna le regard, un peu troublé.

— Allons, ne fais pas ton timide, se moqua Angéliane, tu as bien dû en voir auparavant, ne serait-ce que ceux de ta maman ?

— Oui, euh... c'est quoi, ces fils archaïques qui nous relient ? bégaya-t-il.

— Eh bien, pour faire remarquer ton cœur, quand je t'ai trouvé inanimé par terre, je devais prendre rapidement une décision. J'ai simplement branché le mien au dispositif qui régule le tien. Je l'ai déjà expliqué, il agit beaucoup plus qu'un moteur circulatoire,

puisqu'en connexion directe pour nourrir mon cerveau positronique. Mais après tout, je me devais d'obéir à la première loi.

— Ah oui, la première loi, répondit-il en écho, le regard encore dans le vague.

— Mais non, idiot, je n'en avais pas besoin, de la première loi, enfin pas de nécessité absolue. Non, ne serait-ce que pour cette gentillesse dont tu as fait preuve à mon égard le premier soir, malgré le tort que les Synthétiques t'ont causé dans ton travail.

Il se redressa pour protester mollement.

— Mais comme je l'ai dit alors, je fais la part des choses entre les individus et les décisions prises pour les mener où on désire, quelle que soit leur nature.

— Attention, lui lança-t-elle, le courant passe et les connexions entre les dispositifs de mon cœur et du tien laissent s'écouler plus que de l'énergie. Les pensées également, enfin, les tiennes. Moi, je fais attention pour ne pas ajouter de la gêne. Il faudra bien plusieurs minutes pour recharger ton palpitant et le stabiliser.

Julius se laissa aller. Il se sentait bien et trouvait plus qu'agréables les pulsions de son cœur au diapason de l'autre dont les battements semblaient s'aligner pour achever de se confondre.

— Euh, oui, finit-il par exprimer, on doit peut-être se sauver maintenant, non ? Je crois qu'il ne reste plus personne par ici. Tu as secouru tout le monde ? retourna-t-il d'un ton volubile pour masquer l'embarras que laissaient filtrer ses pensées.

— Je n'étais pas toute seule, mais oui, c'est réglé. Le problème c'est qu'on doit demeurer ensemble à cause de ces vieux fils certes archaïques, mais bien pratiques, lança-t-elle en fronçant son nez.

— Ah mince, je ne voudrais pas gêner, mais comme tu m'as ramené à la vie et que la première loi t'empêche de jouer la fille de l'espace...

— Allons, debout, grand sot, on aura le temps de gloser plus tard dans la seule navette de service qui reste. Ça ne sera pas confortable à deux, on sera sans doute un peu serrés, mais on n'a pas le choix. On devra faire contre mauvaise fortune bon cœur, et comme on en aligne deux en parallèle.

Ils se relevèrent tous deux en se tenant par l'épaule, autant pour soutenir le revenant que pour marcher de concert avec leurs fils poitrinaires. Julius se laissa guider jusqu'en bas, au niveau de la gigantesque soute où ils se frayèrent un chemin entre les bagages et autres machines éparpillées par les secousses. Parvenus près d'une paroi luminescente, Angéliane apposa sa main et l'ouverture chuinta. Une espèce de compartiment en longueur, avec une couchette, composait l'intérieur de la fusée-navette de service qui patientait derrière la cloison.



— Effectivement, ça n'est pas du premier confort, lança Julius, mais après tout, je ne dispose que d'un billet en classe économique.

— Tu devras probablement prévoir un supplément si tu as une hôtesse particulière, rétorqua Angéliane, l'air faussement soucieux.

— Tu parles d'une croisière ! Dommage pour la lune de Saturne, mais finalement c'est tellement mieux ainsi ! acquiesça-t-il en lorgnant l'habitacle.

Ils s'allongèrent sur le côté, face à face, sur la couchette de l'étroite navette de secours. Serrés l'un contre l'autre, Julius craignait des réactions physiques embarrassantes. Angéliane sourit en le fixant. C'était si bon de sentir cette chaleur humaine. Le cœur était-il assez chargé ? Pouvait-on retirer les fils ? Non, c'était vraiment mieux avec. De toute manière, on n'avait pas assez de place. Les regards se rivèrent l'un à l'autre, puis, il ne sut pas pourquoi ou plutôt si, il la serra dans ses bras et l'embrassa. Elle répondit à ses gestes en prenant garde à sa force et à la fragilité de Julius.

— Tu sais, prévint-elle, je suis terriblement humaine dans toutes les parties de mon corps, à part le cerveau, la charpente et ce qui me tient de cœur.

— Oui, je suis au courant, et pas que par ces fils. Je me fiche de ces différences. Beaucoup plus qu'humaine et mieux que terriblement, tu es supérieurement humaine.

— On devra quand même te réparer ce cœur même si je vote pour garder une connexion filaire par laquelle on peut faire passer tellement de choses.

La cloison et la porte latérale de la navette se fermèrent. Le processus d'éjection automatique s'enclencha et la petite fusée se détacha pour effectuer un mouvement gracieux dans le cosmos afin de s'éloigner du mastodonte dont les soubresauts annonçaient la fin proche. La sarabande des étoiles accompagnant en mesure le ballet de l'engin qui filait à l'écart aurait dû opérer en temps normal un spectacle féérique pour les êtres serrés dans l'habitacle exigü. Mais ils semblaient se concentrer sur une tout autre cérémonie monopolisant la totalité de leurs sens.

\*\*\*

Quelques mois plus tard, les journaux de l'ensemble du Système rapportaient, comme à l'habitude, les dépêches à peine modifiées de l'Agence Solarienne.

« Après les graves événements de Cérès qui ont vu les révoltes des Synthétiques s'allier avec les armées rebelles de la Ceinture souhaitant une autonomie vis-à-vis de la Terre, un traité de paix a été signé entre les forces en présence. Les lois Heinlein ont été passées pour garantir l'indépendance aux peuples résidant dans les astéroïdes, ainsi qu'un statut à part aux êtres synthétiques ayant acquis leur propre conscience. Elles assurent désormais leur liberté et leurs droits. »

La coalition des robots et autres androïdes avait pris par surprise la Terre qui pensait disposer de la suprématie numérique et technologique. Mais l'impact de la loi zéro qui prédominait sur les trois autres chez les Synthétiques avait libéré des forces indescriptibles. Alliée à l'intelligence, l'imagination féconde, parfois la roublardise des rebelles de la Ceinture, l'implacable volonté du peuple dit artificiel à défendre le concept supérieur de l'humanité sur l'homme avait fait pencher définitivement la balance. L'écrasante Armada Terrienne empêtrée dans ses pesanteurs, un comble, n'avait pas tenu face aux piqures de guêpes et aux assauts répétés de l'insaisissable Alliance.

\*\*\*

Six années plus tard, sur Mars.

Une taverne dans le canyon de Candor Chasma dans la petite bourgade Candiror proposait une bière locale. Elle était fabriquée à base d'orge qui avait obtenu, en plus de celle des juridictions adéquates, l'autorisation de la planète à pousser dans le coin depuis la terraformation. Un Terrien avait repris le commerce laissé par l'ancien propriétaire en mal d'aventure martienne. On racontait que ce Terrien était venu s'installer là après l'incident du paquebot *Simak*. Grâce à l'indemnisation touchée, il avait racheté l'endroit pour y demeurer avec sa famille. Sur Mars, on n'était pas trop regardant sur l'origine, ni sur les papiers à fournir au vu du manque de population désireuse de s'implanter dans ces territoires. Donc, la femme qui l'accompagnait n'avait pas dû, dans un premier temps, justifier son identité. Plus tard, lorsqu'elle avait souhaité entamer les démarches, suite aux nouvelles lois Heinlein en vigueur, ça n'avait pas suscité plus d'émotion que ça dans l'administration locale. De toute manière, on s'en fichait un peu dans cette région de la planète, comme de sa première peau de Marineros ramassée au fond d'un canyon.

\*\*\*

Julius grondait, tout en sourire, un bambin d'environ cinq ans qui courait dans les pattes des clients. Ceux-ci jouaient avec le gosse plutôt que de s'en offusquer. Au-dessus du bar trônait fièrement l'écriteau de l'enseigne « ici, on sert tout le monde ! »

Il s'adressa doucement au mioche qui s'était arrêté, le fixant effrontément du haut de ses trois pommes.

— Fait attention à toi, Cliff, lui lança-t-il, tu n'as pas ni la charpente, ni le cerveau de ta mère, alors prudence, va t'amuser dehors avec les Marineros. Et en passant, dis-lui de venir me rejoindre, j'ai besoin d'aide, mais surtout de l'avoir près de moi. Tu ne lui répètes pas tout ça, hein ?

— De toute façon, elle le sait bien, répondit l'effronté, pas de nécessité de brancher les deux fils sur vos cœurs pour qu'elle s'en doute.

Le jeune homme fronça exagérément les sourcils.

— Comment ça, nos deux fils ? Qui t'a raconté ça ?

— J'ai peut-être pas de cerveau positronique, mais je sais lire dans les vôtres. Enfin, pas toujours, hein ? J'aime pas trop ces histoires de grands. Mais peut-être que je pourrai jouer avec ma sœur quand elle viendra au monde ? ajouta rapidement le gamin pour éviter un premier sujet tout en s'enfonçant dans un autre.

— Comment ça, ta sœur ? D'où tu sors ça, toi, quand ça, quoi ? bégaya Julius en écarquillant les yeux.

Sans attendre de réponse, il se précipita vers l'arrière de la salle en jetant sans prendre garde son torchon à la figure d'un trappeur. Les autres s'esclaffèrent à la vue de la gigue entamée par le vieux pour se débarrasser de l'intrus. Le jeune homme, l'air soucieux, se dépêchait de retrouver sa compagne pour s'enquérir de son état et, comme à l'habitude, interpréter son rôle de grand maladroit qui la faisait tellement rire.

Angéliane se tenait debout, le dos contre le buffet de l'arrière-cuisine, les mains posées en retrait sur le plateau. Elle regardait Julius, un large sourire sur les lèvres.

— Tout va bien, tu n'as pas plus à t'inquiéter que la dernière fois. Je sais que chez vous, les hommes, on nous considère toujours comme le sexe faible, mais humaines ou à moitié synthétiques, on en a à revendre, de la résistance et du courage. D'ailleurs, s'il t'en faut un peu, n'hésite surtout pas, je peux te faire un prix, ironisa-t-elle gentiment.

Le jeune homme esquissa une grimace, faussement vexé.

— Oui, c'est certain, tu l'as plus que montré et prouvé depuis notre installation ici, mais comment faire pour ne pas s'inquiéter pour ceux qu'on aime ?

Elle s'approcha pour caresser son menton et fit crisser d'aise sa barbe naissante.

— Commence donc par raser ces vilains poils pour t'occuper l'esprit et contenter mon corps, je me chargerai du reste. Mais sache que rien ne me fait plus plaisir que tes gentilles attentions, qu'elles soient teintées d'innocence ou pas. Et puis, depuis que nous sommes ici, je me sens merveilleusement bien, à ma place dans cet univers improbable. Mes interrogations existentielles ont reflué au fond de mon esprit positronique, elles restent sous bonne garde et se diluent à chaque jour qui s'écoule. Finie la dépression électronique ! Mes angoisses aussi, comme celles de ce livre que tu m'as passé. Tu sais, ce roman passionnant de Dick adapté pour cet antique cinéma. Alors, je ne rêve pas de moutons disparus ou de Marineros électriques. Dans les miens, de songes, ils sont tout autant réels. Sans être peuplés de malheur et de visions cauchemardesques, comme chez ces répliquants pourtant si humains dans leur tragédie. Au contraire, ils sont désormais habités par le bonheur, d'être avec toi, avec notre enfant et bientôt une autre, sur cette planète magique. Magique, c'est le mot, il y règne, quand on y prête l'esprit et les sens, quelque chose d'unique à ceux qui savent l'entendre. Je ne parviens pas à mieux l'interpréter, rien à voir avec la science, c'est

autre chose, ou alors un pan d'une connaissance inexplicquée par ailleurs. Quelque chose qui habite tous les composants de cette planète et qui la, nous, transfigure. L'impression de faire partie d'un tout qui, doucement, lentement, progresse vers ce qui serait meilleur. Sans forcément bâtir, construire toujours plus, mais juste goûter l'existence, pour qu'à la fois l'Univers et nous-mêmes soyons repus d'un bonheur partagé. C'est ça, Mars, malgré ses malheurs passés, elle a gardé ses désirs de sérénité et de langueur à l'échelle de la vie stellaire. Oh, certes, elle en connaît beaucoup plus sur les mystères de notre présence, mais ces réponses, elle les apportera si on sait attendre son bon vouloir ou poser correctement les questions. Pas de la manière brutale qui a trop souvent été la nôtre. Et puis, depuis quelques semaines, il y a cet être étrange, d'où vient-il ? Des entrailles de ce monde dont il semble l'incarnation ? Il a élu demeure on ne sait où près d'ici. Apparaît, disparaît, sentinelle bienveillante, je le sens. S'approchera-t-il un jour pour nous donner au moins son véritable nom à la place de cet horrible sobriquet trouvé par les trappeurs ? Il fait partie de ce mystérieux brouillard dont les traînes caressent encore la vallée de nos esprits. Mais je m'égare, l'ivresse de Mars sans doute. Allons retrouver Cliff. Il est davantage martien que nous, j'ignore d'où il tire ces facultés. Tu te rends compte, il savait, pour notre fille, avant même que je n'en sois consciente.

Julius serra fiévreusement les mains de sa compagne sans mot dire. Ils n'en avaient pas besoin. Ce qui passait par son regard trouvait son chemin, sans nécessité de brancher des fils entre leurs cœurs pour exprimer cette admiration et ces sentiments puissants qu'il éprouvait pour elle. Lui aussi était sous le charme, les charmes de la Planète Rouge. Les mêmes qu'Angéliane, il les goûtait, les savourait avec elle, n'en attendait rien de plus, sentant confusément qu'un jour, ils en sauraient peut-être plus.

Ils sortirent tous deux par l'arrière à la recherche de leur premier petit Martien.

Le gamin était parti dans l'atmosphère fragile de Mars pour donner du pied dans le sable rouge qui semblait s'écarter pour jouer avec lui en s'enroulant autour de ses mollets. Les grains venaient le chatouiller pour déclencher ces petits rires qui paraissaient les réjouir. Au loin, le soleil couchant étalait sa couverture orangée sur les hautes montagnes. Les couvre-chefs incandescents ajoutaient à la majesté des vieillards vénérables qui veillaient sur les plaines d'ocre aux mille nuances. Un vent léger balayait le sol comme pour le nettoyer aux alentours du lieu de rassemblement des trappeurs. Rejoint par sa mère et son père qui se tenaient par la taille, il observait en silence une scène qui leur était désormais familière.

Sur le relief d'un renflement lointain, qui commençait à être mangé par l'ombre grandissante, se dressait une silhouette aux membres longilignes. Elle maintenait au bout d'un bras décharné une sorte de bâton sculpté. D'un coup, elle le brandit vers le ciel écarlate et l'on entendit monter la mélodie dont l'écho était porté jusqu'ici par la brise. Devenue sage, celle-ci s'était interrompue comme à l'écoute respectueuse de l'incantation magique. Des étincelles violettes jaillirent du sommet de l'espèce de

sceptre pour se perdre en zigzaguant dans l'atmosphère. On aurait dit qu'elles étaient animées d'une vie propre pour transmettre leur message céleste.

Le petit d'homme, serré contre ses parents, mit ses mains en porte-voix et reprit à la note près le chant martien. Là-bas, l'être longiligne avait reposé sa lance. Il leva son bras libre pour faire un signe fraternel en retour à ce désormais congénère, né sur Mars cinq années terriennes auparavant. Il serait toujours temps, au rythme langoureux des saisons, de se rapprocher pour en faire de vrais Martiens. Partager avec eux les secrets cachés, leur transmettre la culture multimillénaire, afin de bâtir tous ensemble le futur de la Planète Rouge renaissante.

Texte © 2023 Michel Maillot. Tous droits réservés.